**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 22 (1972)

**Heft:** 4

**Artikel:** La physique comme exercice spirituel ou pessimisme et optimisme chez Marc Aurèle

**Autor:** Hadot, Pierre

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-380993

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# LA PHYSIQUE COMME EXERCICE SPIRITUEL OU PESSIMISME ET OPTIMISME CHEZ MARC AURÈLE

En feuilletant le recueil des *Pensées* [1] de Marc Aurèle, l'on ne peut manquer d'être étonné par l'abondance des déclarations pessimistes qui s'y trouvent. Amertume, dégoût, « nausée » même devant l'existence humaine s'y expriment en formules frappantes, par exemple celle-ci : « Regarde ton bain : de l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau gluante, toutes ces choses répugnantes. Tel est chaque moment de la vie, tel est tout objet » (VIII, 24).

Ce genre d'expression méprisante est tout d'abord rapporté au corps, à la chair, appelés « boue », « terre », « sang impur » (II, 2). Il est aussi appliqué aux choses que les hommes considèrent comme des valeurs : « Ce mets recherché, ce n'est que du cadavre de poisson ou d'oiseau ou de porc, ce Falerne, du jus de raisin, cette pourpre, du poil de brebis mouillé du sang d'un coquillage, l'union des sexes, un frottement du ventre avec éjaculation, dans un spasme, d'un liquide gluant » (VI, 13). Le même regard sans illusion se porte sur les activités humaines : « Tout ce dont on fait tant de cas dans la vie, c'est du vide, de la pourriture, de la mesquinerie, des mordillements réciproques de petits chiens, des luttes d'enfants qui rient puis se mettent à pleurer » (V, 33, 2). La guerre par laquelle Marc Aurèle défend les frontières de l'Empire, c'est une chasse au Sarmate, comparable à la chasse de la mouche par l'araignée (X, 10). Sur l'agitation désordonnée des marionnettes humaines, Marc Aurèle jette un regard impitoyable : « Se les représenter comme ils sont quand ils mangent, quand ils dorment, quand ils font l'amour ou vont à la selle. Et ensuite quand ils prennent de grands airs, gesticulent fièrement ou se mettent en colère et gourmandent les gens d'un air supérieur » (X, 19). Agitation humaine d'autant plus dérisoire qu'elle ne dure qu'un éclair et se réduit à peu de chose : « Hier un peu de glaire, demain cendres ou squelette » (IV, 48, 3).

[1] Les traductions des textes de Marc Aurèle qui vont suivre seront faites sur le texte critique établi par W. Theiler (*Kaiser Marc Aurel, Wege zu sich selbst*, Zurich, 1951).

Deux mots suffisent à résumer la comédie humaine : tout est banal, tout est éphémère. Tout est banal, parce qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : « Considère sans cesse comment tous les événements qui se produisent à l'heure présente se sont produits identiques aussi dans le passé et se reproduiront encore. Comme ils sont monotones ces drames et ces scènes que tu connais par ton expérience personnelle ou par l'histoire ancienne. Fais-les revivre devant tes yeux, par exemple toute la cour d'Hadrien, toute la cour d'Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre et de Crésus. Tous ces spectacles étaient les mêmes que ceux d'aujourd'hui. Seuls les acteurs étaient différents » (X, 27). Banalité, ennui qui vont jusqu'à l'écœurement : « Ce que tu vois dans l'amphithéâtre et dans des lieux analogues t'écœure : toujours les mêmes choses, l'uniformité rend le spectacle fastidieux. Eprouver la même impression devant l'ensemble de la vie. Du haut en bas, tout est toujours la même chose faite des mêmes choses. Jusqu'à quand ? » (VI, 46). Non seulement les choses humaines sont banales, mais elles sont éphémères. Marc Aurèle s'efforce de faire revivre par l'imagination le grouillement humain d'époques entières du temps passé (IV, 32), par exemple, celle de Vespasien, celle de Trajan : les mariages, les maladies, les guerres, les fêtes, le commerce, l'agriculture, les ambitions, les intrigues. Toutes ces masses humaines et leur activité se sont éteintes et il n'en reste plus trace. Ce processus incessant de destruction, Marc Aurèle essaie de se le représenter à l'œuvre sur ceux qui l'entourent (X, 18 et 31).

L'homme se consolera-t-il de la brièveté de son existence en espérant survivre dans le nom qu'il laissera à la postérité ? Mais qu'est-ce qu'un nom ? « Un simple son, faible comme un écho » (V, 33). Et cette pauvre chose fugitive ne se transmettra qu'à des générations qui ne dureront chacune qu'un éclair dans l'infini du temps (III, 10). Plutôt que de se bercer de cette illusion, ne vaut-il pas mieux avec Marc Aurèle se répéter : « Combien d'hommes ignorent jusqu'à ton nom, combien l'oublieront bientôt » (IX, 30). » Mieux encore : « Bientôt tu auras tout oublié, bientôt tous t'auront oublié » (VII 21).

Qu'est-ce d'ailleurs que le monde humain dans l'ensemble de la réalité ? Un petit coin de la terre le renferme et la terre elle-même n'est qu'un petit point dans l'immensité de l'espace, tandis qu'une vie humaine n'est qu'un instant fugitif dans le double infini du temps qui s'étend devant et derrière nous. Dans cette immensité, toutes les choses sont emportées impitoyablement par le torrent impétueux des métamorphoses, par le fleuve infini de la matière et du temps (IV, 43).

Ainsi toutes choses humaines ne sont que fumée et que néant (X, 31). Et, par-delà les siècles et les différences de culture, Marc

Aurèle semble faire écho à l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité. »

* * *

Il ne faut donc pas s'étonner que beaucoup d'historiens aient parlé avec quelque complaisance du pessimisme de Marc Aurèle. P. Wendland [1] évoque « sa morne résignation », J. M. Rist [1], son scepticisme. E. R. Dodds [2] insiste sur la perpétuelle autocritique qu'exerce contre soi-même Marc Aurèle. Il met cette tendance en rapport avec un rêve de l'empereur qui nous est rapporté par Dion Cassius [3]. Il aurait rêvé, la nuit de son adoption, qu'il avait des épaules d'ivoire. Tout cela, selon E. R. Dodds [4], suggère que Marc Aurèle a subi, sous une forme aiguë, ce que les psychologues modernes appellent une crise d'identité. Récemment le docteur R. Dailly, psychosomaticien, et H. van Effenterre [5], ont cherché, dans une recherche commune, à diagnostiquer dans le « cas Marc Aurèle » des aspects pathologiques d'ordre psychique et physiologique. S'appuyant sur le témoignage de Dion Cassius [6], ils supposent que Marc Aurèle souffrait d'un ulcère gastrique et que la personnalité de l'empereur correspond aux corrélations psychologiques de cette maladie : « L'ulcéreux est un homme replié sur lui-même, inquiet, préoccupé... Une sorte d'hypertrophie du moi lui masque ses voisins... c'est lui-même au fond qu'il cherche dans les autres... Consciencieux jusqu'à la minutie, il s'intéresse à la perfection technique de l'administration plus qu'aux rapports humains dont elle ne devrait être que la somme. S'il est un homme de pensée, il inclinera à la recherche des justifications, à la composition de personnages supérieurs, aux attitudes stoïciennes ou pharisaïques. » [7] Aux yeux des auteurs de cet article, les *Pensées* répondent à un besoin d'« autopersuasion », de « justification à ses propres yeux » [8].

C'est précisément ici qu'apparaît, je crois, le mieux, l'erreur d'interprétation à cause de laquelle on croit pouvoir tirer, de la lecture des *Pensées*, des conclusions concernant la psychologie de l'empereur stoïcien. On se représente cet ouvrage comme une sorte de journal

[1] P. WENDLAND : *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*, Tübingen, 1912, p. 135 et 137 ; J. M. RIST : *Stoic Philosophy*, Cambridge, 1969, p. 286.

[2] E. R. DODDS : *Pagan and Christian in an Age of Anxiety*, Cambridge, 1965, p. 29, n. 1 (E. R. DODDS fait allusion aux *Pensées* VIII, 1, 1 ; X, 8, 1-2 ; XI, 18, 5 ; V, 10, 1).

[3] DIO CASSIUS, LXXI, 36, 1.

[4] E. R. DODDS, *ibid.*, p. 29, n. 1.

[5] R. DAILLY et H. VAN EFFENTERRE : *Le cas Marc Aurèle. Essai de psychosomatique historique*, dans *Revue des études anciennes*, t. LVI, 1954, p. 347-365.

[6] DIO CASSIUS, LXXII, 6, 4.

[7] R. DAILLY et H. VAN EFFENTERRE, *article cité*, p. 354.

[8] R. DAILLY et H. VAN EFFENTERRE, *article cité*, p. 355.

intime, dans lequel l'empereur épancherait son âme. On imagine, d'une manière assez romantique, l'empereur, dans l'atmosphère tragique de la guerre contre les Barbares, écrivant ou dictant, le soir, ses réflexions désabusées sur le spectacle des choses humaines, ou essayant perpétuellement de se justifier ou de se persuader pour remédier au doute qui le ronge.

Mais il n'en est rien. Pour comprendre ce que sont les *Pensées*, il faut bien reconnaître le genre littéraire auquel elles appartiennent et les replacer dans la perspective générale de l'enseignement et de la vie philosophiques à l'époque hellénistique [1]. La philosophie est, à cette époque, essentiellement, direction spirituelle : elle ne vise pas à donner un enseignement abstrait, mais tout « dogme » est destiné à transformer l'âme du disciple. C'est pourquoi l'enseignement philosophique, même s'il se développe en longues recherches ou en vastes synthèses, est inséparable d'un retour continuel aux dogmes fondamentaux, présentés si possible en courtes formules frappantes, sous forme d'*Epitome* ou de catéchisme, que le disciple doit posséder par cœur, pour se les remémorer sans cesse [2].

Un moment important de la vie philosophique est donc l'exercice de la méditation : « Méditer jour et nuit » [3] comme dit la Lettre d'Epicure à Ménécée. Grâce à cette méditation, il s'agit d'avoir sans cesse « sous la main », c'est-à-dire présents les dogmes fondamentaux de l'Ecole afin que leur puissant effet psychologique s'exerce sur l'âme. Cette méditation peut prendre la forme d'un exercice écrit [4], qui sera un véritable dialogue avec soi-même : εἰς ἑαυτόν [5].

Une grande partie des *Pensées* de Marc Aurèle correspond à cet exercice : il s'agit d'avoir présents à l'esprit d'une manière vivante les dogmes fondamentaux du stoïcisme. Ce sont des morceaux du système stoïcien [6] que Marc Aurèle se redit « à lui-même ».

A cette « mémorisation » des dogmes s'ajoutent, chez l'empereur philosophe, d'autres exercices spirituels écrits, tout à fait tradition-

[1] On trouvera dans G. Misch : *Geschichte der Autobiographie*, I, 2, Berne, 1950, p. 479 sq., non seulement une excellente présentation d'ensemble de l'œuvre de Marc Aurèle, mais une bonne mise au point concernant son « pessimisme ». Sur la direction et les exercices spirituels dans l'Antiquité, cf. P. Rabbow : *Seelenführung. Methodik der Exerzitien in der Antike*, Munich, 1954 ; Ilsetraut Hadot, *Seneca und die griechisch-römische Tradition der Seelenleitung*, Berlin, 1969 et, du même auteur, *Epicure et l'enseignement philosophique hellénistique et romain*, dans *Actes du VIIIe Congrès de l'Association Guillaume Budé*, Paris, 1969, p. 347-353.

[2] Cf. Ilsetraut Hadot : *Epicure et l'enseignement philosophique*, p. 349.

[3] Diogène Laërce, X, 135.

[4] Epictète : *Dissert.* III, 24, 103 ; III, 5, 11.

[5] C'est le titre grec des Pensées de Marc Aurèle. On peut traduire : « Pour lui-même. »

[6] W. Theiler, *op. cit.*, p. 14.

nels eux aussi. Tout d'abord, il y a l'examen de conscience dans lequel on observe son progrès spirituel [1]. Et puis, il y a l'exercice de la *praemeditatio malorum* [2] destiné à éviter que le sage soit surpris inopinément par l'événement. On se représente donc très vivement les événements fâcheux qui pourraient arriver, tout en se démontrant à soi-même qu'ils n'ont rien de redoutable.

Les *Pensées* de Marc Aurèle sont donc un document extrêmement précieux. Elles nous conservent en effet un remarquable exemple d'un genre d'écrit qui a dû être très fréquent dans l'Antiquité, mais qui était appelé, par son caractère même, à disparaître facilement : les exercices de méditation consignés par écrit. Comme nous allons le voir maintenant, les formules pessimistes de Marc Aurèle ne sont pas l'expression des vues personnelles d'un empereur désabusé, mais des exercices spirituels pratiqués selon des méthodes rigoureuses.

* * *

Dans la présente étude, nous concentrerons notre attention sur un exercice spirituel très caractéristique, qui consiste à se faire une représentation exacte, « physique », des objets ou des événements. Sa méthode est définie dans le texte suivant :

« Il faut toujours se faire une définition ou description de l'objet qui se présente dans la représentation, afin de le voir en lui-même, tel qu'il est en son essence, mis à nu tout entier et en toutes ses parties suivant la méthode de division, et se dire à soi-même son vrai nom et le nom des parties qui le composent et dans lesquelles il se résoudra.

« Car rien n'est mieux capable de produire la grandeur d'âme que de pouvoir examiner avec méthode et vérité chacun des objets qui se présentent à nous dans la vie et de le voir toujours de telle manière que l'on ait toujours en même temps présentes à l'esprit les questions suivantes : « Quel est cet univers ? Pour un tel univers, quelle est l'utilité de l'objet qui se présente ? Quelle valeur a-t-il par rapport au tout et par rapport à l'homme ?... » (III, 11).

L'exercice consiste donc tout d'abord à définir l'objet ou l'événement en lui-même, tel qu'il est, en le séparant des représentations conventionnelles que les hommes s'en font habituellement. En même temps on appliquera une méthode de division qui, nous le verrons, pourra revêtir deux formes : division en parties quantitatives, si l'objet ou l'événement sont des réalités continues et homogènes, division en parties constituantes, c'est-à-dire élément causal et élé-

[1] Cf. EPICTÈTE : *Dissert.* II, 18, 12.

[2] CICÉRON : *Tuscul.* III, 29 et IV, 37. Cf. P. RABBOW, *Seelenführung*, p. 160 ; Ilsetraut HADOT, *Seneca*, p. 60 sq.

ment matériel, dans la plupart des cas. Enfin on considérera la relation de l'objet ou de l'événement avec la totalité de l'univers, sa place dans le tissu des causes.

La partie de la méthode qui consiste à définir l'objet « en lui-même » et à nous dire son vrai nom nous explique certains textes d'apparence pessimiste que nous avions cités au début de la présente étude. C'est ainsi que les définitions des aliments, du vin, de la pourpre, de l'union sexuelle (VI, 13) veulent être des définitions purement « naturelles », techniques, médicales des objets en question. Notamment la définition de l'union sexuelle rappelle la formule : « L'union sexuelle est une petite épilepsie », attribuée par Aulu Gelle à Hippocrate et par Clément d'Alexandrie à Démocrite [1]. De même lorsque Marc Aurèle imagine impitoyablement la vie intime des gens arrogants « quand ils mangent, quand ils dorment, quand ils font l'amour ou vont à la selle » (X, 19), il s'efforce de donner une description physique de la réalité humaine. La même méthode est appliquée à la représentation de la mort : « Celui qui considère le fait de mourir isolément, en lui-même, en dissolvant par l'analyse du concept, les fausses représentations qui y sont liées, ne jugera plus que la mort soit autre chose qu'une œuvre de la nature » (II, 12). Plusieurs fois revient dans les *Pensées* la tentative de donner un nom « scientifique » de cette œuvre de la nature, d'une manière qui soit conforme à une théorie générale de la physique cosmique : « Ou bien dispersion, si la théorie des atomes est vraie ; ou bien extinction ou transformation, si la théorie de l'unité de tout est vraie » (VII, 32 ; cf. VI, 4 et 10 ; VI, 24 ; IV, 14).

De telles représentations, note Marc Aurèle, « frappent les choses en plein corps ». « Bien plus, elles les transpercent de part en part, de telle sorte qu'on voit les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes... Quand les choses paraissent trop séduisantes, dénude-les, vois face à face leur peu de valeur, arrache d'elles ces histoires que l'on raconte sur elles et dont elles s'enorgueillissent » (VI, 13) [2].

Un autre mode de connaissance exacte des objets est la division, soit en parties quantitatives, soit en parties constituantes. Les *Pensées* nous fournissent un exemple du premier mode de division :

« Un air mélodieux, si tu le divises en chacun de ses sons et si tu te demandes à propos de chacun d'eux, si tu es incapable de lui résister, tu rougirais de le reconnaître. Il en sera de même, si tu fais cela pour la danse, en la décomposant en chaque mouvement ou figure. Même chose pour le pancrace. Bref, sauf pour la vertu et ce

[1] Aulu Gelle, XIX, 2 ; Clément d'Alexandrie : *Pédagog.* II, 10, 94, 3.

[2] Avec P. Rabbow, *Seelenführung*, p. 328, je garde la leçon des manuscrits : ἱστορίαν et je l'entends au sens de « bavardage ».

qui se rapporte à la vertu, souviens-toi bien d'aller au plus vite aux parties considérées en elles-mêmes et de parvenir, par la division que tu fais de ces choses, à les mépriser. Transpose aussi cette méthode à l'ensemble de la vie » (XI, 2).

C'est dans cette méthode d'analyse des « continus » en parties quantitatives, que prend son origine un des thèmes les plus chers à Marc Aurèle, celui de la fugacité de l'instant présent [1]. La pensée que nous venons de citer conseillait en effet : « Transpose cette méthode (de décomposition en moments) à l'ensemble de la vie. » Et nous voyons Marc Aurèle l'appliquer concrètement : « Ne te laisse pas troubler par la représentation globale de toute ta vie » (VIII, 36). De même que c'est une illusion de se représenter qu'un chant est autre chose qu'une suite de notes, la danse, une suite de figures successives, c'est une erreur funeste que de se laisser troubler par la représentation globale de toute sa vie, par l'accumulation de toutes les difficultés et de toutes les épreuves qui nous attendent. Notre vie est, comme tout continu, finalement, divisible à l'infini. Chaque instant de notre vie s'évanouit, quand nous voulons le saisir : « Le présent se rapetisse au maximum si l'on essaie de le délimiter » (VIII, 36). D'où le conseil de Marc Aurèle, maintes fois répété : « Délimite le présent » (VII, 29). Cela veut dire : essaie d'entrevoir combien est infinitésimal l'instant dans lequel l'avenir devient passé.

La méthode ici utilisée consiste donc à isoler par la pensée un moment d'une continuité temporelle, puis à conclure de la partie au tout : un chant, ce ne sont que des notes, une vie, ce ne sont que des instants fugitifs. On retrouve l'application du même principe dans certaines déclarations « pessimistes » citées tout à l'heure. On conclut d'un moment à l'ensemble de la vie, des spectacles fastidieux de l'amphithéâtre à toute la durée de l'existence (VI, 46), de l'aspect répugnant de l'eau du bain à la totalité des instants de la vie (VIII, 24). Qu'est-ce qui légitime un tel raisonnement ? C'est l'idée que le déroulement temporel ne change rien au contenu de la réalité, c'est-à-dire que la réalité tout entière est donnée à chaque instant, autrement dit que la durée est totalement homogène. La meilleure illustration de cette conception est la pensée suivante : « Considère combien de choses se produisent en chacun de nous dans un instant infinitésimal, aussi bien dans le domaine corporel que dans le domaine psychique. Alors tu ne seras pas étonné si bien plus de choses encore, ou plutôt si tous les effets de la nature se produisent simultanément dans cette unité et cette totalité que nous appelons le cosmos » (VI, 25).

[1] Sur ce thème, cf. V. GOLDSCHMIDT, *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, 1953, p. 168 sq.

L'autre mode de division consiste à distinguer les constituants essentiels de l'objet ou de l'événement. C'est pourquoi à plusieurs reprises, Marc Aurèle énumère les questions qu'il faut se poser en présence de la chose qui se présente à nous. Ces questions sont au nombre de quatre et correspondent assez bien à ce que l'on est convenu d'appeler les « catégories » stoïciennes : quel est l'élément matériel de la chose ? quel est son élément causal ? quel est son rapport avec le cosmos ? quelle est sa durée naturelle ? [1] Cette méthode a donc pour effet de situer l'événement ou l'objet dans une perspective « physique », dans le cadre général de la science physique. Par exemple, cette pensée : « Je suis formé par la réunion d'un élément causal et d'un élément matériel [2]. Aucune de ses parties ne sera anéantie, pas plus qu'elle n'est sortie du néant. Mais chaque partie de moi-même sera intégrée par une transformation à une autre partie de l'univers et celle-là à une autre, jusqu'à l'infini » (V, 13). Dans cette perspective, la naissance et la mort de l'individu deviennent des moments de l'universelle métamorphose à laquelle la nature prend plaisir (IV, 36) et qu'elle se donne comme tâche (VIII, 6). La vision du fleuve impétueux de la matière universelle et du temps infini qui emportent les vies humaines se rattache donc finalement à cette méthode de division. Grâce à elle, l'événement qui se présente, la souffrance, l'injure ou la mort, perd sa signification purement humaine, pour être rattaché à sa vraie cause physique, la volonté initiale de la Providence et l'enchaînement nécessaire des causes qui en est résulté [3]. « Ce qui t'arrive, cela était préparé de toute éternité et de toute éternité la trame des causes a lié ton apparition concrète et cet événement » (X, 5).

La méthode proposée par Marc Aurèle change donc totalement notre manière d'évaluer les objets et les événements de la vie humaine. Les hommes appliquent habituellement, lorsqu'ils veulent évaluer les choses, un système de valeurs purement humaines, souvent hérité de la tradition, faussé par les éléments passionnels. C'est ce que Marc Aurèle appelle le *tuphos*, l'enflure de l'opinion (VI, 13). On peut donc dire, en un certain sens, que la méthode de définition « physique » cherche à éliminer l'anthropomorphisme, si l'on entend ici par « anthropomorphisme » l'humain trop humain que l'homme ajoute aux

[1] II, 4 ; III, 11 ; IV, 21, 5 ; VII, 29 ; VIII, 11 ; IX, 25 ; IX, 37 ; X, 9 ; XII, 10, 18, 29. L'élément matériel correspond à la première catégorie, l'élément causal à la seconde catégorie, la relation au cosmos à la troisième (= manière d'être, cf. *Stoic. Veter. Fragm.*, t. II, § 550), la durée à la quatrième (= manière d'être relative). Cf. O. RIETH, *Grundbegriffe der stoischen Ethik*, Berlin, 1933, p. 70 sq.

[2] L'élément matériel est le corps et le pneuma, l'élément causal, la raison.

[3] Cf. IV, 26 ; V, 8, 12.

choses, lorsqu'il se les représente : « Ne te dis rien de plus que ce que les premières représentations te font connaître de l'objet. Par exemple, on te rapporte qu'un tel te calomnie. Cela c'est ce que l'on te rapporte. Mais cela : « C'est un dommage pour moi », on ne te le rapporte pas » (VIII, 49). Un fait objectif est présenté à notre connaissance : un tel a dit telle parole. Ceci, c'est la représentation première. Mais la plupart des hommes lui ajoutent d'eux-mêmes une seconde représentation, venant de l'intérieur, s'exprimant dans un discours intérieur : « Cette parole calomnieuse est une injure pour moi. » Au jugement d'existence s'ajoute alors un jugement de valeur, jugement de valeur qui, pour Marc Aurèle et les Stoïciens, n'est pas fondé dans la réalité, puisque le seul mal possible qui puisse atteindre l'homme c'est la faute morale qu'il pourrait commettre : « Tiens-toi toujours aux représentations premières, conclut donc Marc Aurèle, et n'ajoute rien qui soit seulement tiré de ton propre fonds ; ainsi il ne t'arrivera rien. Ou plutôt n'ajoute quelque chose qu'en tant que tu es familiarisé avec chacun des événements qui arrivent dans le monde » (VIII, 49). Il y a donc ici deux étapes : tout d'abord s'en tenir à la représentation première, on pourrait dire : naïve, c'est-à-dire s'en tenir à la définition de l'objet ou de l'événement pris en lui-même, sans lui ajouter une valeur fausse ; ensuite donner à l'objet ou à l'événement sa valeur vraie, en tant qu'on le rapporte à ses causes naturelles : la volonté de la Providence et la volonté de l'homme. Nous voyons apparaître ici un thème cher à Marc Aurèle : celui de la familiarité de l'homme avec la Nature ; le sage qui pratique la méthode de définition « physique » trouve tout « naturel », parce qu'il est familiarisé avec les voies de la Nature : « Combien il est ridicule, combien il est étranger au monde, celui qui s'étonne de quoi que ce soit qui arrive dans la vie » (XII, 13). « Tout événement est aussi habituel et familier que la rose au printemps et le fruit en été » (IV, 44).

C'est finalement dans la perspective cosmique de la Nature universelle que les objets et les événements sont replacés : « Un immense champ libre s'ouvrira devant toi, car tu embrasses par la pensée la totalité de l'univers, tu parcours l'éternité de la durée, tu considères la rapide métamorphose de chaque chose individuelle, la brièveté du temps qui s'écoule de la naissance à la dissolution, l'infinité qui précéda la naissance, l'infinité qui suivra la dissolution » (IX, 32). Le regard de l'âme [1] vient coïncider avec le regard divin de la Nature universelle [2]. De même que nous respirons avec l'air qui nous environne, il nous faut penser avec la Pensée dans laquelle nous sommes baignés [3].

[1] Cf. XI, 1, 3 et XII, 8.
[2] Cf. XII, 2.
[3] Cf. VIII, 54.

Cette transformation du regard due à la pratique de la connaissance « physique » des choses n'est autre que la grandeur d'âme. Dans le texte cité plus haut (III, 11), Marc Aurèle le dit explicitement : « Rien n'est mieux capable de produire la grandeur d'âme que de pouvoir examiner avec méthode et vérité chacun des objets qui se présentent à nous dans la vie. » Marc Aurèle ne donne pas de longue définition de cette vertu. Tout au plus, note-t-il (X, 8) que le terme *hyperphrôn* (on peut traduire « noble », « magnanime ») implique « l'élévation de la partie pensante au-dessus des émotions douces ou violentes de la chair, au-dessus de la gloriole, de la mort et d'autres choses de ce genre ». Une telle définition est très proche de celle que les Stoïciens donnaient traditionnellement de la grandeur d'âme : « La grandeur d'âme est la vertu ou le savoir qui nous élève au-dessus de ce qui peut arriver aussi bien aux bons qu'aux méchants » [1], c'est-à-dire au-dessus de ce que le langage technique des Stoïciens appelait les choses « indifférentes ». Pour les Stoïciens, en effet, étaient indifférentes les choses qui n'étaient ni bonnes ni mauvaises. Pour eux, le seul bien était la vertu, le seul mal était le vice. Vertu et vice dépendaient de notre volonté, étaient en notre pouvoir, mais tout le reste, la vie, la mort, la richesse, la pauvreté, le plaisir, la douleur, la souffrance, la renommée, ne dépendaient pas de nous. Ces choses, indépendantes de notre vouloir, donc étrangères à l'opposition du Bien et du Mal, étaient indifférentes. Elles advenaient indifféremment aux bons et aux méchants, en raison de la décision initiale de la Providence et de l'enchaînement nécessaire des causes.

Dire que la méthode de définition « physique » engendre la grandeur d'âme revient donc à dire qu'elle nous fait découvrir que tout ce qui n'est pas la vertu est indifférent. C'est ce que souligne explicitement une pensée de Marc Aurèle :

« Passer sa vie de la meilleure manière : le pouvoir de le faire réside dans l'âme, si l'on est capable d'être indifférent aux choses indifférentes. On sera indifférent aux choses indifférentes, si l'on considère chacune de ces choses selon la méthode de division et de définition [2], en se souvenant qu'aucune d'entre elles n'est capable de faire naître par elle-même une évaluation à son sujet et qu'elle ne peut parvenir jusqu'à nous, mais que les choses demeurent immobiles, tandis que c'est nous qui formons des jugements à leur sujet... » (XI, 16).

[1] *Stoic. Veter. Fragm.*, t. III, § 264. Sur la notion stoïcienne d'« indifférents », cf. *Stoic. Veter. Fragm.*, t. I, § 47 ; t. III, § 70-71 et § 117. Sur les origines et la signification de cette notion, cf. O. Luschnat, *Das Problem des ethischen Fortschritts*, dans *Philologus*, t. CII, 1958, p. 178-214.

[2] Je lis ὁρικῶς avec W. Theiler. Si l'on voulait garder ὁλικῶς, il faudrait supposer que ce terme signifie une méthode qui replace l'objet dans la totalité de l'univers.

La signification de la méthode que nous étudions nous apparaît ici sous un nouveau jour. Définir ou diviser l'objet d'une manière purement « physique », d'une manière conforme à la partie « physique » de la philosophie, c'est lui enlever la fausse valeur que l'opinion humaine lui attribuait. C'est donc le reconnaître comme « indifférent », c'est-à-dire comme indépendant de notre volonté, mais dépendant de la volonté divine, c'est donc le faire passer de la sphère banale et mesquine des intérêts humains à la sphère inéluctable de l'ordre de la nature.

On remarquera la formule « être indifférent aux choses indifférentes ». Il ne semble pas que tout Stoïcien l'eût admise. Les Stoïciens admettaient en effet que, parmi les choses indifférentes, un choix était possible, que certaines étaient « préférables » en raison de leur conformité plus ou moins grande à la nature : ils préféraient par exemple la paix à la guerre, le salut de la patrie à sa destruction. Mais la formule « être indifférent aux choses indifférentes » rappelle la définition de la fin de la vie selon Ariston de Chios, le Stoïcien hérétique du III^e siècle avant Jésus-Christ : « Vivre dans une disposition d'indifférence à l'égard des choses indifférentes. »[1] Ariston voulait dire par là qu'en dehors de la vertu, il n'y a pas de choses préférables par nature ; les choses ne pouvaient être préférables qu'en raison des circonstances[2]. Comme l'a bien montré J. Moreau[3], Ariston voulait être absolument fidèle au principe fondamental du stoïcisme qui ne reconnaît comme seul Bien, comme seule valeur, que la vertu. Il aurait voulu que la raison fût capable de reconnaître son devoir en chaque circonstance sans avoir besoin de la connaissance de la nature. Or nous savons que ce fut la lecture des écrits d'Ariston qui provoqua la conversion de Marc Aurèle à la philosophie[4].

Précisons bien, d'autre part, le sens que Marc Aurèle donne à cette « indifférence aux choses indifférentes ». Elle consiste à ne pas faire de différence ; elle est égalité d'âme et non pas manque d'intérêt et d'attachement. Les choses indifférentes ne sont pas sans intérêt pour le sage, bien au contraire, — et c'est là le principal bienfait de la méthode de définition « physique » — à partir du moment où le sage

[1] *Stoic. Veter. Fragm.*, t. I, § 351.

[2] Cf. SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. Math.* XI, 63.

[3] J. MOREAU : *Ariston et le stoïcisme*, dans *Revue des études anciennes*, t. L, 1948, p. 27-48.

[4] Lettre de Marc Aurèle à Fronton, § 35, ligne 12, dans L. PEPE : *Marco Aurelio Latino*, Naples, 1957, p. 129 : « Aristonis libri me hac tempestate bene accipiunt atque idem habent male : cum docent meliora, tum scilicet bene accipiunt ; cum vero ostendunt quantum ab his melioribus ingenium meum relictum sit, nimis quam saepe erubescit discipulus tuus sibique suscenset, quod viginti quinque natus annos nihildum bonarum opinionum et puriorum rationum, animo hauserim. Itaque poenas do, irascor, tristis sum, ζηλοτυπῶ, cibo careo. »

a découvert que les choses indifférentes ne dépendent pas de la volonté de l'homme, mais de la volonté de la Nature universelle, elles prennent pour lui un intérêt infini, il les accepte avec amour, mais toutes avec un égal amour, il les trouve belles, mais toutes avec la même admiration. C'est là un des aspects essentiels de la grandeur d'âme, mais c'est aussi le point sur lequel, quelle que soit l'influence qu'il ait subie, Marc Aurèle diffère profondément de ce que nous savons d'Ariston de Chios. Ce dernier rejetait la partie « physique » de la philosophie [1], puisqu'il voulait fonder le devoir d'une manière qui fût indépendante de la connaissance de la nature. Au contraire, Marc Aurèle fonde la grandeur d'âme et l'indifférence aux choses indifférentes sur la contemplation du monde physique. L'exercice spirituel de la définition « physique », auquel nous consacrons la présente étude, est bien la mise en œuvre de la partie physique de la philosophie stoïcienne.

La liaison étroite entre grandeur d'âme et connaissance de la nature se retrouve tout particulièrement chez Sénèque [2]. Dans la préface de son traité intitulé *Questions naturelles*, il expose l'utilité de cette recherche physique ; ce sera précisément la grandeur d'âme : « La vertu à laquelle nous aspirons produit la grandeur, parce qu'elle libère l'âme, la prépare à la connaissance des choses célestes et la rend digne de partager la condition divine ». [3] Sur ce point, les Stoïciens rejoignaient la tradition platonicienne, inaugurée par le fameux texte de la *République* [4] que Marc Aurèle lui-même cite sous la forme suivante : « A celui qui possède la grandeur d'âme et qui contemple la totalité du temps et la totalité de l'être, crois-tu que la vie humaine puisse lui apparaître comme quelque chose de grand ? » (VII, 35). La grandeur d'âme est ici liée à une sorte de vol de l'esprit loin des choses terrestres. Bien que Marc Aurèle, en citant ce texte, ait laissé entendre qu'il se situait lui-même dans cette tradition platonicienne, il n'en reste pas moins que, finalement, sa conception des fondements spéculatifs de la grandeur d'âme est radicalement différente du thème platonicien du survol imaginatif de l'âme. Le stoïcisme fournit en effet à Marc Aurèle une physique de l'événement particulier, du *hic et nunc*, et c'est cette physique, qui, avant tout, fonde la vertu de grandeur d'âme.

[1] *Stoic. Veter. Fragm.*, t. I, § 351-354.

[2] Cf. Ilsetraut HADOT, *Seneca*, p. 115.

[3] SÉNÈQUE, *Nat. Quaest.* I, 6. Voir aussi *Lettre à Lucilius*, CXVII, 19.

[4] PLATON, *Républ.* 486 a. Sur le thème « grandeur d'âme et contemplation du monde physique », cf. A.-J. FESTUGIÈRE : *Révélation d'Hermès Trismégiste*, t. II, p. 441 sq., et pour une présentation d'ensemble, cf. R.-A. GAUTHIER : *Magnanimité. L'idéal de la grandeur dans la philosophie païenne et la théologie chrétienne*, Paris, 1951.

L'événement présent, que la méthode d'analyse quantitative du continu temporel rendait presque évanescent, retrouve, par la méthode d'analyse en composants essentiels, une valeur, on pourrait dire, infinie. En effet, si on analyse ses causes, chaque événement apparaît comme l'expression de la volonté de la Nature déployée ou répercutée dans l'enchaînement des causes qui constitue le Destin. « Circonscrire le présent », c'est d'abord libérer l'imagination des représentations passionnelles du regret et de l'espoir, se libérer ainsi d'inquiétudes ou de soucis inutiles, mais c'est surtout pratiquer un véritable exercice de la « présence de la Nature » en renouvelant à chaque instant le consentement de notre volonté à la Volonté de la Nature universelle. Ainsi toute l'activité morale et philosophique se concentre dans l'instant : « Voilà ce qui suffit : le jugement fidèle à la réalité que tu émets dans l'instant présent, l'action communautaire que tu accomplis dans l'instant présent, la disposition à accueillir avec bienveillance dans l'instant présent tout événement que produit la cause extérieure » (IX, 6).

Vues dans cette perspective, on peut dire que les choses sont transfigurées. On ne fait plus entre elles de « différence » : elles sont également acceptées, elles sont également aimées : « La terre aime la pluie ; il aime aussi, le vénérable Ether [1]. Quant à l'Univers, il aime à produire ce qui doit naître. Je dis donc aussi à l'Univers : « J'aime avec toi. » Ne dit-on pas aussi d'une chose : elle aime à arriver » [2] (X, 21).

Tout à l'heure, tout semblait banal, fastidieux, même répugnant, à cause de l'éternelle répétition des choses humaines, la durée était homogène ; chaque instant contenait tout le possible. Mais maintenant ce qui était ennuyeux ou terrifiant prend un aspect nouveau. Tout devient familier pour l'homme qui identifie sa vision à celle de la Nature : il n'est plus un étranger dans l'univers. Rien ne l'étonne parce qu'il est chez lui « dans la chère cité de Zeus » [3]. Il accepte, il aime chaque événement, c'est-à-dire chaque instant présent, avec bienveillance, avec gratitude, avec piété [4]. Le mot ἵλεως, cher à Marc Aurèle, exprime bien ce climat intérieur et c'est sur ce mot que se terminent les *Pensées* : « Pars avec sérénité, car celui qui te libère est lui-même rempli de sérénité » (XII, 36, 5).

La transformation du regard apporte donc une réconciliation entre l'homme et les choses. Au regard de l'homme familiarisé avec la nature, tout retrouve une beauté nouvelle et c'est une esthétique réaliste que Marc Aurèle développe dans la pensée suivante :

[1] EURIPIDE, fragm. 898 Nauck.
[2] Voir également IV, 23 et VII, 57.
[3] IV, 29 ; VIII, 15 ; XII, 1, 5 ; IV, 23.
[4] VII, 54.

« Il faut remarquer aussi des choses de ce genre : même les conséquences accessoires des phénomènes naturels ont quelque chose de gracieux et d'attachant. Par exemple, lorsque le pain est cuit, certaines parties se crevassent à sa surface ; et pourtant ce sont précisément ces fentes, qui en quelque sorte semblent avoir échappé aux intentions qui président à la confection du pain, ce sont ces fentes mêmes qui, en quelque sorte, nous plaisent et excitent notre appétit d'une manière très particulière. Ou encore les figues : quand elles sont bien mûres, elles se fendent. Et dans les olives mûres, c'est justement l'approche de la pourriture qui ajoute une beauté particulière au fruit. Et les épis se penchant vers la terre, et le front plissé du lion et l'écume qui file au groin du sanglier : ces choses et beaucoup d'autres encore, si on les considérait seulement en elles-mêmes, seraient loin d'être belles à voir. Pourtant, parce que ces aspects secondaires accompagnent des processus naturels, ils ajoutent un nouvel ornement à la beauté de ces processus et ils nous réjouissent le cœur ; en sorte que si quelqu'un possède l'expérience et la connaissance approfondie des processus de l'univers, il n'y aura presque pas un seul des phénomènes qui accompagnent par concomitance les processus naturels, qui ne lui paraisse se présenter, sous un certain aspect, d'une manière plaisante. Cet homme n'aura pas moins de plaisir à contempler, dans leur réalité nue, les gueules béantes des fauves que toutes les imitations qu'en proposent les peintres et les sculpteurs. Ses yeux purs seront capables de voir une sorte de maturité et de floraison chez la femme ou l'homme âgés, une sorte de charme aimable chez les petits enfants. Beaucoup de cas de ce genre se présenteront : ce n'est pas le premier venu qui y trouvera son plaisir, mais seulement celui qui est familiarisé vraiment avec la nature et avec ses œuvres » (III, 2). [1]

* * *

Nous sommes maintenant bien loin des déclarations pessimistes citées au début de notre étude. Et pourtant ces déclarations pessimistes faisaient partie du même exercice spirituel que les hymnes à la beauté de la Nature que nous venons de lire. Les unes et les autres correspondent en effet à un exercice spirituel qui consiste à définir, en lui-même, l'objet qui se présente, à le diviser en parties quantitatives ou intégrantes, à le considérer donc selon la perspective propre à la partie physique de la philosophie. Cet exercice spirituel de la définition « physique » a précisément l'effet de nous rendre indiffé-

[1] A. S. L. FARQUHARSON (*The meditations of the Emperor Marcus Antonius*, t. I, Oxford, 1944, p. 36) compare à bon droit ce texte avec ARISTOTE : *Part. Animal.* 645 a 11.

rents devant les choses indifférentes, c'est-à-dire de nous faire renoncer à faire des différences entre les choses qui ne dépendent pas de nous, mais qui dépendent de la volonté de la Nature universelle. Ne plus faire de différences, c'est donc tout d'abord renoncer à attribuer à certaines choses une fausse valeur, mesurées seulement à l'échelle humaine. C'est le sens des déclarations apparemment pessimistes. Mais ne plus faire de différences, c'est découvrir que toutes choses, même celles qui nous semblaient rebutantes, ont une égale valeur, si on les mesure à l'échelle de la Nature universelle, c'est regarder les choses avec le regard même dont la Nature les regarde. C'est le sens des déclarations optimistes, par lesquelles est exaltée la beauté de tous les phénomènes naturels, par lesquelles aussi est exprimé un consentement aimant à la volonté de la Nature. Cette attitude intérieure par laquelle l'âme ne fait pas de différences, reste égale, devant les choses, correspond à la grandeur d'âme.

Marc Aurèle lui-même était-il pessimiste ou optimiste ? Souffrait-il d'un ulcère à l'estomac ? Les *Pensées* ne nous permettent pas de répondre à cette question. Elles nous font connaître des exercices spirituels qui étaient traditionnels dans l'école stoïcienne, mais elles ne nous révèlent presque rien sur le « cas Marc Aurèle ».

PIERRE HADOT